

MÉMOIRES D'UN CHASSEUR DE MANUSCRITS

— Le cas De Saint-Denys Garneau —

C'est au 59 Queen's Park, à Toronto, que mon directeur de thèse en historiographie médiévale, le professeur Étienne Gilson (mort en 1978), me parle pour la première fois d'un poète canadien-français du nom de Garneau à qui il attache le nom de «très grand». D'ailleurs, le même professeur Gilson — plus tard reçu à l'Académie française — envoie, le 24 novembre 1948, une lettre enthousiaste à monsieur et madame Paul Garneau, les parents de De Saint-Denys, à propos d'un nouvel exemplaire de *Regards et jeux dans l'espace*. Gilson écrit une autre lettre quand il reçoit *Poésies complètes*, paru chez Fides en 1949. C'est aussi à l'université de Toronto que je rencontre Madeleine-B. Ellis, une anglophone de Montréal en fin d'études de doctorat en littérature française; elle aussi me fait l'éloge du poète Garneau. D'ailleurs, en 1949, elle publiera *De Saint-Denys Garneau. Art et réalisme, avec un petit dictionnaire poétique*¹.

Pour toutes ces raisons, et comme médiéviste et professeur de paléographie à l'époque, je me suis occupé de Garneau. Sur le plan textuel d'abord, comme pour vérifier le bien-fondé des jugements entendus à Toronto. Ainsi commence la chasse aux manuscrits à partir de trois catégories de sources: sources visuelles, sources orales, sources écrites.

Pour la documentation visuelle et orale, ce sont d'abord les parents de De Saint-Denys Garneau qui deviendront mes premières sources privilégiées. Par un hasard que je dois à Robert Elie, je rencontrai pour la première fois, en 1946, les

parents Garneau qui m'invitèrent à leur célèbre manoir de Sainte-Catherine-de-Fossembault, près de Québec. J'y serai souvent invité par la suite, durant l'été en particulier. À Montréal, j'aurai le plaisir de parler aussi à la soeur du poète, Pauline Garneau-La Roque. À Ottawa, je serai reçu chez Jean Garneau, son frère, qui deviendra pour moi et de plus en plus le généreux répondant familial, le seul alors accessible. J'ai eu le bonheur de vivre plusieurs jours au manoir, avec l'autorisation de visiter la maison, d'examiner la bibliothèque, de voir les lieux où Garneau avait écrit, peint. Puis je fus souvent invité au 353 de la rue Olivier, à Westmount. Encore là, je pouvais reconnaître sur les murs certaines peintures du poète. Ce qui m'intéressait surtout, c'étaient les manuscrits; je voulais en examiner la nature, le détail, l'écriture, etc.

Cela m'amena vite à interroger les parents et plusieurs amis de Garneau. Surtout madame Garneau, avec qui j'eus d'interminables conversations. Monsieur Garneau étant plutôt sourd, il était difficile de partager ses souvenirs. Par ailleurs, madame Garneau était intarissable à propos de son Saint-Denys. Était-ce pour me faire plaisir? N'était-ce pas plutôt la mentalité de l'époque de faire confiance à un prêtre? Madame Garneau me dit qu'elle avait rêvé d'avoir dans sa famille un prêtre, un militaire et un médecin. Et tout tendrement, non sans naïveté, elle ajouta: «Je crois que Paul, un héros du débarquement à Dieppe, est mon militaire, Jean mon médecin puisque docteur en psychologie, et De Saint-Denys est comme mon prêtre». Disons que je n'ai pas tellement compris le sens de son interprétation...

Quant aux sources écrites qui nous permettent de retrouver les textes et de les évaluer, elles sont nombreuses. À partir de 1946 et jusqu'en 1971, date de la parution de *Saint-Denys Garneau: Oeuvres*², je devins chasseur de manuscrits comme on devient sourcier à la campagne. Travail délicat, exaltant et imprévisible. Déjà, j'avais établi, à la suite des conversations

avec les parents Garneau et l'étude attentive de la bibliothèque personnelle de De Saint-Denys³, une liste d'informateurs possibles et même de personnes qui pouvaient posséder des manuscrits. Précisons que la famille Garneau me donna accès à tous ses trésors. Madame Garneau elle-même me confia ses intentions que je devienne responsable, sinon propriétaire, du *Journal* et des autres textes retrouvés au manoir de Sainte-Catherine-de-la-Jacques-Cartier, comme on le nomme maintenant.

Une fois une liste provisoire établie, une fois assurée l'authenticité d'un nombre imposant de textes inédits, je commençai lentement mon travail de dépisteur et de chasseur d'autographes. Entre temps survint le projet de publier le *Journal*. Des amis de De Saint-Denys firent un choix particulier de textes susceptibles d'intéresser certains lecteurs et lectrices. Les éditions Fides réunirent plusieurs poèmes inédits et publièrent *Poésies complètes* (1949). Par ailleurs, je savais que la publication du *Journal*, en 1954, était incomplète ainsi que celle des poésies dites complètes. Il fallait attendre. Peu à peu, d'autres manuscrits, inconnus de la famille Garneau, firent surface. Plusieurs informateurs et informatrices furent d'une générosité absolue; par exemple Françoise Charest, qui me donna toutes ses lettres, Suzanne Manseau qui relit son *Journal* et me transcrivit les souvenirs joyeux du poète, son ami. Et caetera

En 1953, alors que j'étais à Paris, décédèrent en l'espace de quelques semaines monsieur et madame Paul Garneau. Aussitôt revint en moi le projet d'une étude de tous les manuscrits retrouvés. Ma formation de médiéviste et des séjours au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris me poussèrent à mener mon projet à terme. Disons que j'hésitais. Je connaissais les textes. Certains n'étaient que des brouillons. Une loyauté tout à fait normale vis-à-vis de la famille

Garneau m'incita à la prudence. Je me souvenais à quel point madame Garneau avait souffert à l'idée que le journal de son De Saint-Denys serait publié. Certaines pages surtout lui paraissaient ou trop exhibitionnistes ou trop explicites. Après m'avoir donné le consentement pour cette publication, elle me dit: «J'ai l'impression que je perds mon De Saint-Denys», puis mon hésitation augmenta quand j'appris que plusieurs des amis de De Saint-Denys — ceux de la *Relève* en particulier — trouvaient quasi disgracieux que l'on publie les brouillons et les inédits d'un auteur qui n'avait pas eu le temps de terminer son oeuvre, d'autant plus que cet auteur, mort à trente et un ans, n'aurait pas approuvé cette publication. Valse des hésitations! C'était un risque que je prenais, au nom de l'histoire à long terme. Cette fois, j'eus l'accord de Jean Garneau qui lui aussi était prêt à faire confiance à l'intelligence du public et à une meilleure connaissance de l'homme qu'était son frère aîné.

Une fois l'édition décidée, et comme j'étais professeur à l'Institut d'études médiévales de l'Université de Montréal, il était normal que les Presses de l'Université de Montréal deviennent responsables de la publication de ce qui voulait être les *Oeuvres complètes*. J'ai demandé à un collègue et ami, excellent poète, Jacques Brault, de m'accompagner: il «prendrait soin des poèmes et moi de la prose». Il fallut quinze ans pour mener cet ouvrage à terme. Une étudiante, Gisèle Huot, douée d'une mémoire quasi incomparable, se mit à la tâche avec moi et des étudiantes du collège Basile-Moreau. Elles venaient tous les soirs vérifier, copier, corriger, retranscrire, et caetera. Les éditeurs se souviendront aussi avec reconnaissance des nombreuses heures données par Madeleine Brault à la lecture souvent complexe de certains poèmes. Ce fut une oeuvre marquée par le bénévolat. Notre édition reçut du Conseil des arts d'Ottawa la modeste subvention de 1500 \$ (en deux versements), pour 1320 pages!

Me retrouvant ici à McGill, après les vingt-deux années qui ont suivi cette édition des *Oeuvres*, aujourd'hui épuisée, et tout fier d'avoir retrouvé une quarantaine d'inédits en avril dernier, c'est un hommage et une marque de gratitude que je veux rendre à ceux et à celles qui, dans les années cinquante et soixante, ont cru à ce risque de mettre en évidence des textes souvent imparfaits mais qui devaient faire mieux connaître celui que nous admirons tellement aujourd'hui et, cette fois, dans la vérité même de son humanité en quête d'absolu et de beauté intériorisée.

¹Montréal, Chanteclerc, 1949, 149 p.

²Montréal, P.U.M., 1971, 1320 p.

³«Sa bibliothèque privée», *Études françaises*, 20, 3 (1984): 97-111.